

Ouvrage publié avec le soutien de l'Agence nationale de la recherche dans le cadre du programme « Animots : animaux et animalité dans la littérature de langue française (xx<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècles) », de l'École des hautes études en sciences sociales (centre de recherches sur les arts et le langage), et de l'université Sorbonne nouvelle – Paris 3 (UMR7172 – THALIM, « Théorie et histoire des arts et des littératures de la modernité »)

Hors-série 2014

---

# Romanesques

Revue du Centre d'études  
du roman et du romanesque

Animaux d'écritures :  
le lien et l'abîme

Sous la direction d'Alain Romestaing et Alain Schaffner

PARIS  
CLASSIQUES GARNIER  
2014

## PALAFox-TERRIER

Heidegger suivant Chevillard

*The fox condemns the trap, not himself.*  
William BLAKE, « Proverbs of Hell ».

### HISTOIRE DE SEUIL

Qu'est-ce que cet œuf? [...] Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie? par la chaleur. Qu'y produira la chaleur? le mouvement. Quels seront les effets successifs du mouvement? Au lieu de me répondre, asseyez-vous et suivons-les de l'œil de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille, un filet qui s'étend et qui se colore; de la chair qui se forme; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins; c'est un animal.  
Denis DIDEROT, « Entretien avec D'Alembert ».

Au seuil de *Palafox*, avant que l'animal éponyme ne fasse son entrée – en tant qu'entrée ou qu'amuse-bouche, précisément – le roman trébuche sur un œuf (*Ei / egg*). C'est tout bête, un œuf, assurément. Dès qu'il s'agit de l'appréhender, pourtant, de s'en saisir par les mots, c'est une tout autre histoire. Quel est le verbe adapté pour en percer la coquille et le mystère? D'entrée, le texte se tâte, le lexique bégaye, la langue de l'homme se montre impropre à remplir son office, si son office est de faire

correspondre les mots avec le monde, d'établir entre mots et monde un rapport d'adéquation ou du moins d'adhérence. La matière et la manière du monde se donnent en excès de la langue : « Décapsule-t-on un œuf, ou quoi, comment nommer l'opération délicate qui consiste à en faire sauter le quart supérieur, prétendu supérieur, à l'aide d'une cuiller à café ? Décapite, décapote, décalotte-t-on un œuf ? » L'affaire paraît triviale. Des guerres pourtant, on se souvient des *Voyages de Gulliver*, ont été déclarées en son nom. C'est avec l'œuf, s'extasie Diderot, « qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre<sup>2</sup>. »

En guise de hors d'œuvre, un œuf, à cheval sur le seuil du livre comme Humpty-Dumpty sur son mur, qui nous nargue. L'œuf est là, accroupi sur la table de salle à manger, dans son apparente évidence, en passe d'être évidé, sa coque perforée, sa chair excavée pour finir ingérée puis digérée. Mais comment dire *cela* ? Comment traduire cette ingérence, rendre compte de cette effraction par quoi l'œuf – promesse d'animal – n'est alors plus ce qu'il était ? Le roman d'Éric Chevillard s'ouvre sur une menace venue de l'extérieur : avant d'être là (*da sein*), l'animal risque d'être étouffé dans l'œuf par la main et la langue de l'homme. Semblant profiter des hésitations du narrateur, Palafox tranche la question, de l'intérieur : « d'un coup de bec et sans finasser, Palafox brisa sa coquille. Son intention n'était pourtant pas d'éclore, non, pas de sitôt, il voulait juste s'agrandir un peu, juste s'approprier le local contigu » (7). On apprendra plus tard que l'œuf n'était pour Palafox « qu'une étape », car il est tout à la fois l'œuf et la poule. Palafox profite « en parasite de structures existantes » (25), ne s'encombre pas d'intentions, ne calcule ni ne prévoit rien ; il s'adapte.

Le roman s'essouffle à la suite du rusé Palafox, s'efforce de le parquer, le dresser, le dompter, l'élever, l'examiner, le disséquer, l'empailler. En vain. En conviant le lecteur à traquer sans relâche le fuyant Palafox, Chevillard renverse l'école qui voudrait se saisir de l'animal *ab ovo*, avant même qu'il ne fût là, dans sa sensationnelle intensité. Mieux, il fait de l'œuf, non pas l'annonce d'un animal à venir, mais un animal, d'entrée : « Qu'est-ce que cet œuf ? [...] Au lieu de me répondre, asseyez-vous et suivons-[le] de l'œil de moment en moment. [...] [C]'est un animal. »

1 Éric Chevillard, *Palafox*, Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 8. Toutes les références à ce roman seront désormais indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.

2 Denis Diderot, *Œuvres complètes de Diderot*, texte établi par J. Assézat et M. Tourneux, Paris, Garnier, 1875-77, II, p. 115.

## TEXTE À TROUS

Donc votre vie s'écoule sans autres préoccupations que la recherche d'un peu de nourriture et d'un peu d'ombre, sans autres activités que la cueillette saisonnière des baies ou des champignons, la chasse aux papillons, la pêche à l'écrevisse, sans pire prédateur à craindre que la femelle après l'amour. Et puis ils arrivent avec leurs chiens, leurs armes, leurs pièges. Ils vous traquent. Ils vous capturent. Mettez-vous à la place de Palafox.

Éric CHEVILLARD, *Palafox*.

De Palafox on ne sait rien si ce n'est qu'on a là, devant soi, un animal, ou plutôt, de l'animal. Tout entier orienté vers sa capture, l'ouvrage d'Éric Chevillard se présente comme une véritable machine cynégétique qui s'acharne à saisir, morte ou vive, cette créature à la fois fabuleuse et familière. Familière, elle l'est, car ce n'est pas faute d'entrer dans les cases des tableaux linnéens que Palafox se dérobo ; non, c'est parce qu'il offre infiniment prise à la taxinomie, paradoxalement, qu'il s'avère *proprement insaisissable*. Chevillard introduit un être dont les attributs sont si variés et multiples qu'ils ne peuvent, en toute logique, former un ensemble congru. Au début du roman, quatre éminents zoologues venus étudier le spécimen

font cercle autour de la cage de verre où l'animal exposé se tient enfin tranquille. Zeiger examine ses yeux, ses naseaux, son aigrette, Cambrelin son flanc droit, Baruglio sa croupe, Pierpont sa main gauche, on tourne, Pierpont examine ses yeux, son groin, sa barbiche, Zeiger son bras droit, Cambrelin son dard, Baruglio son aile gauche, on tourne, Baruglio examine ses yeux, son bec, ses antennes, Pierpont sa nageoire droite, Zeiger sa queue aplatie en truelle, Cambrelin son flanc gauche, on tourne, Cambrelin examine ses yeux, ses barbillons, ses cornes, Baruglio son outie droite, Pierpont ses recrètes, Zeiger son bras gauche, on se regarde, certes, pour bien faire il faudrait disséquer Palafox. On y renonce. Certains organismes supportent mal d'être mis en pièces [...] (21-22).

En pièces, Palafox l'est d'emblée, qui nous apparaît comme à travers le prisme d'un kaléidoscope. Il est Chimère ou, mieux, Léviathan, d'autant plus monstrueux qu'il ne s'appréhende jamais, sinon de façon fragmentaire. S'ils tournent autour du pot, les scientifiques ne manquent ni de vocables ni de catégories pour en faire l'inventaire. Ce qui leur fait défaut, c'est une vue d'ensemble, une image panoramique et stable qui donnerait la bête à voir enfin dans son entier. Au lieu de cela, l'accumulation de points de vue morcelés interdit au lecteur de se forger une idée de la bête (qui est cernée mais ne se rend pas).

La liste des attributs – humeurs, affects, organes – de Palafox est inexhaustible, et bien qu'on ne soit en mesure de s'en faire une image cohérente, bien que sa métamorphose continue rende son corps impensable, imprenable dans sa totalité, on *sait* toujours pourtant, à tel moment précis du texte, à quel animal, réel ou fabuleux, il est fait référence. Hapax ou paradoxe, Palafox est un nom avant d'être une réalité phénoménologique (titre avant d'être roman), un corps sur lequel les organes s'agencent indépendamment d'un principe centralisé d'organisation pour n'être plus, pour emprunter à Deleuze et Guattari, « que des intensités produites, des flux, des seuils et des gradients » (« Le CsO, c'est l'œuf. [...] L'œuf est le CsO »)<sup>1</sup>. Ce monstre sans forme arrêtée, c'est peut-être bien « l'animal », avec un article défini, ce sème singulier qui convoque et révoque dans le même souffle l'infinie diversité des vivants hétérotrophes<sup>2</sup>. Or, contrairement à la rondeur rassurante de « l'animal », le nom propre de Palafox sonne comme un mot-valise et se donne comme un cadavre exquis, cousin éloigné du goupil de nos fables qui, s'il tient de l'animal, fait mentir l'idée qu'on peut s'en faire. Pas là, fox.

Digne héritier du Pon de Michaux (né d'un œuf puis d'une morue puis d'un soulier puis d'une feuille de rhubarbe) ou du « croisement » de Kafka (partagé entre le chaton et l'agneau), Palafox défie l'entendement. On est tenté de lire l'étrange roman de Chevillard comme un *texte à trous* : s'il brise sa coquille à l'aide de son bec, c'est que Palafox est oiseau, s'il a des branchies, c'est qu'il est poisson, des mandibules, insecte, une ramure, cervidé, un dard, insecte (ou hérisson). « Certes, à première vue,

1 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris : Éditions de Minuit, 1980, p. 202-203.

2 Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis (à suivre)*, Paris, Galilée, 2006, p. 43.

tout laisse à penser que Palafox est un poussin, un simple poussin puisque son œuf vole en éclats », peut-on lire sur la quatrième de couverture. Mais la phrase ne s'arrête pas là : « un autruchon comme il en éclôt [sic] chaque jour de par le monde, haut sur pattes et le cou démesuré, un girafon très ordinaire, au pelage jaune tacheté de brun, un de ces léopards silencieux et redoutables, volontiers mangeurs d'hommes, un requin bleu comme tous les requins bleus, assoiffé de sang, en somme un moustique agaçant de plus, avec sa trompe si caractéristique, un éléphanteau banal... » Se jouant du principe de non-contradiction sans contredire le principe de prédication, le roman sollicite l'esprit rationnel de son lecteur pour mieux en frustrer les instincts classificateurs et prédateurs. Tandis que d'autres animaux se laissent parfois prendre au piège de la taxinomie, Palafox, lui, est foncièrement fuyant. Face à l'insuccès de l'approche scientifique, le roman se met en chasse :

Un sanglier aurait chargé. Un cerf se serait figé sur place et nous aurait mangé des yeux, incrédule, encore plein d'amour, cherchant à percer nos intentions, jugeant à part soi la plaisanterie douteuse et puérile, néanmoins tout prêt à en rire avec nous, par délicatesse. Quelqu'un alors aurait épaulé son fusil. Le cerf l'aurait dévisagé un moment pour être bien sûr de comprendre, avant de se résoudre, peine perdue, à la fuite. Palafox bifurque en nous apercevant et s'enfonce dans les taillis (66).

« Palafox est insaisissable » (51). Rien n'y fait, ni la ruse, ni les leurres, ni les appâts ni les appeaux :

Quant aux pièges à loups cachés dans les fougères et les buissons, s'ils pincent en effet quelques mulots, Palafox les a tous évités. Trompés par tel ou tel tronçon de fouine, il arrive que les paysans se croient enfin débarrassés de lui. On se congratule, on jette au feu la dépouille de la bête. À la lueur des flammes, on voit alors passer Palafox, ventre à terre, un oison entre les dents. D'autres l'ont trouvé plutôt lent. Il boitillait, affirmant-ils. Il est blessé. C'était lui, l'oison. On entend dire beaucoup de choses (71).

Obsédé par sa quête, abusé par les leurres qu'il a lui-même posés, le chasseur humain aura fini par se donner le change. Le chasseur (s') acharne sans fin : « L'acharnement le captive [...]. Il veut classer, il ne peut que chasser<sup>1</sup> ». Cet entêtement auquel le roman prête corps s'avère

1 Jacques Derrida, *Spectres de Marx. L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Galilée, 1993, p. 221-224.

rapidement le symptôme d'un malaise ontologique : l'enjeu n'est pas tant de débusquer l'animal Palafox que de tracer, pour s'assurer de soi, une ligne de partage, un seuil, entre l'humain chasseur et l'animal chassé, entre nous et lui. Thangam Ravindranathan écrit :

Tandis que les devenirs de Michaux pouvaient se développer à la première personne, se déliaient à même d'un continuum, d'une traversée des espèces, tout se passe ici comme si « l'effet Palafox » était de positionner tous ceux susceptibles de s'inclure dans un « nous » – et donc de dire « je », autrement dit *tout sujet humain* – du même côté de ce violent partage de l'être : *narrateur, prédateur*. Est-ce pour dire, de plus en plus, la complicité historique, constitutive de tout récit – en tant qu'entreprise lexicale, de nomination et dès lors de *classification* – avec la résorption ou l'oblitération de l'autre animal ? [...] On songera là au « Terrier » de Kafka (cette nouvelle dont l'inachèvement ne fait qu'accroître l'agonie), à cette créature qui, construisant laborieusement l'étendue de son domaine – espace-labyrinthe qui est aussi celui même du récit –, se livre par autant de galeries dédalesques au possible prédateur, au point de coïncider parfois avec ce dernier<sup>1</sup>.

Même inquiétude, même sentiment claustrophobe qu'à la lecture du « Terrier », à la différence que dans le texte de Chevillard, c'est « nous » lecteurs humains qui devenons paranoïaques, à l'étroit dans les galeries par lesquelles se dérobe l'animal pourchassé. La brèche logique qu'entame Palafox n'est pas non plus sans rappeler *Alice au pays des merveilles*, qui s'ouvre sur le souterrain dans lequel s'engouffre Alice à la suite du lapin blanc (on se rappelle que la première ébauche avait pour titre *Alice's Adventure Under Ground*). À l'image de ces œuvres, *Palafox* est un livre-terrier où le lecteur s'abîme pour emprunter à corps perdu les galeries creusées par l'animal, forcé de suivre Palafox, d'en flairer les traces fugitives, de le chasser, en somme, pour finalement ne rien dire de son essence, sinon son évanescence.

C'est un autre ouvrage cependant que je souhaite mettre en regard de *Palafox*, qui s'impose avec moins d'évidence que les récits de Kafka ou de Carroll mais qui se trouve lui aussi penché à sa manière sur des questions de seuil (*Grenze*) et de sol (*Grund*). Il s'agit des *Concepts fondamentaux de la métaphysique* de Martin Heidegger. À l'enquête (sur la) métaphysique de Heidegger répond la fiction-labyrinthe de

1 Thangam Ravindranathan. « Du scarabée aptère (Kafka, Michaux, Chevillard) », *French Forum*, vol. 36 n° 1, Winter 2011, p. 75-94.

Chevillard, laquelle s'amuse de voir l'animal échapper à la tentation prédatrice de ses rabatteurs. Étonnamment, l'expérience de lecture n'est pas totalement étrangère à celle dans laquelle nous plonge le texte de Heidegger : condamnés à suivre ou poursuivre l'animal le long de son échappée belle, toujours à distance, forcés d'occuper la position du chasseur, nous lecteurs nous retrouvons pris dans une sorte de devenir-animal vertigineux. « Devenir animal, » écrivent Deleuze et Guattari dans *Kafka : pour une littérature mineure* (et l'adjectif de prendre une tout autre dimension : pour une littérature secondaire, marginale, prépubère, mais aussi taupine, une littérature qui sape, qui fouit et qui mine) :

c'est précisément faire le mouvement, tracer la ligne de fuite dans toute sa positivité, franchir un seuil, atteindre à un continuum d'intensités qui ne valent plus que pour elles-mêmes, trouver un monde d'intensités pures, où toutes les formes se défont, toutes les significations aussi, signifiants et signifiés, au profit d'une matière non formée, de flux déterritorialisés, de signes asignifiants. [...] Plus rien que des mouvements, des vibrations, des seuils dans une matière déserte : les animaux, souris, chiens, singes, cancrelats, se distinguent seulement par tel ou tel seuil, par telles ou telles vibrations, par tel chemin souterrain dans le rhizome ou le terrier<sup>1</sup> (c'est moi qui souligne).

Ainsi conçu l'animal serait un être de seuil, une créature de passage, chez soi dans la fuite entre deux états ou deux façons d'être<sup>2</sup>. Aussi

- 1 G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 24.
- 2 D'après le biosémioticien estonien Uexküll – dont on connaît l'influence des travaux sur Heidegger et Deleuze et Guattari, entre autres – la demeure de la taupe coïncide parfaitement avec son territoire, qui est aussi son terrain de chasse : « Comme une araignée, la taupe parcourt fréquemment ce nid de conduits et ramasse toute proie qui s'y est égarée. [...] Les tunnels souterrains sont pour elle des chemins familiers qu'elle peut, avec la même vitesse et la même habileté, parcourir en avant aussi bien qu'à reculons. Aussi loin que ses conduits s'étend son terrain de chasse, lequel est en même temps son territoire qu'elle défend jusqu'à la mort contre toute taupe voisine. » Jakob von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, traduit de l'allemand par Charles Martin-Freville, Paris : Rivages, 2010, p. 123. Je tiens à faire mention de la belle méditation de Timothy Simonds, « The Architecture of the Burrow : Reforming the Anti-Architectural Prejudice of the Threshold », dont il m'a fait l'honneur de partager une version non publiée. Simonds y interroge le concept de seuil comme demeure et index chez des penseurs comme Heidegger et Deleuze, mais aussi en passant par les terriers de Carroll et Kafka et les théories de l'espace développées dans les travaux de Le Corbusier et de Bachelard.

l'animal fouisseur, dont la demeure est sans fond (*Grund*) puisqu'elle se creuse à même ses fondations, figure-t-il pour Deleuze et Guattari le modèle de l'art comme force de devenir : « L'art commence peut-être avec l'animal, du moins avec l'animal qui taille un territoire et fait une maison... L'art de Kafka sera la plus profonde méditation sur le territoire et la maison, le terrier<sup>1</sup> ». Aux antipodes de Deleuze et Guattari, loin d'en célébrer le caractère déterritorialisant, Heidegger décrit la liminalité propre à l'animal comme une privation essentielle interdisant à l'animal de se situer en vis-à-vis du monde. Le philosophe élabore une conception « étroite » de l'animal (la fameuse « thèse » de l'animal « pauvre en monde [*weltarm*] »), qu'il imagine tragiquement captif de ses appareils sensoriels. À mesure cependant que progresse l'enquête sur les trois concepts fondamentaux ou *fonciers* de la métaphysique – la solitude, la finitude et le monde –, Heidegger donne l'impression de s'empêtrer davantage dans les rets qu'il a lui-même posés, au risque de ressembler *in fine* à l'animal qu'il redoute être (ou pour le moins dont il cherche à tout prix à dissocier le *Dasein* humain).

## ÊTRE ÉTANT (DINO HEIDEGGER)

Mais l'allemand est hanté du primat de l'être, de la nostalgie de l'être, et fait tendre vers lui toutes les conjonctions dont il se sert pour fabriquer un mot composé : culte du *Grund*...  
Gilles DELEUZE et Claire PARNET,  
*Dialogues*.

Pourquoi y eut-il rien plutôt que Dino Egger ?  
Éric CHEVILLARD, *Dino Egger*.

Dans la série de conférences données à Fribourg en 1929, deux ans après la publication d'*Être et Temps*, Heidegger s'engage dans une enquête ontologique au cours de laquelle la diversité animale se voit ramenée à une forme homogène et appauvrie d'être-au-monde<sup>1</sup>. On se souvient sans doute du lézard qui se dore au soleil sur une roche<sup>2</sup>. Derrida et d'autres ont amplement commenté ces ratures (en forme de croix) qui visent à signifier/signaler que l'animal n'a pas accès au monde *en tant que tel* mais uniquement en tant que ses instincts l'y poussent (portrait de l'animal en parasite) :

La rature signifie [...] que la « roche » n'est absolument pas accessible comme étant [...]. L'animal a, comme animal, des relations précises à sa nourriture propre et à ses proies, à ses ennemis, à ses partenaires sexuels [...]. Il séjourne [dans un milieu précis] de telle façon que ce milieu qui lui appartient est imperceptible pour lui [...]. Dans son monde ambiant, l'animal est, pour la durée de sa vie, enfermé comme dans un tuyau qui ne s'élargit ni ne se resserre<sup>3</sup>.

1 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 175.

1 « [N]otre thèse ne dit pas quelque chose seulement sur les insectes ni seulement sur les mammifères : elle concerne aussi les animaux dépourvus de membres par exemple, les animaux unicellulaires, les amibes, les infusoires, les oursins, etc. – tous les animaux, chaque animal. » Martin Heidegger, *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde, finitude, solitude*, traduit de l'allemand par Daniel Panis, Paris, Gallimard, 1992, p. 279.

2 *Ibid.*, p. 294.

3 *Ibid.*, p. 295.

Étrange comparaison qui présente l'animal comme engoncé dans un tuyau (*Robr* : tube, boyau, conduite) par les pulsions qui le traversent. L'animal heideggérien ne perçoit du monde, défini comme « la somme de l'étant accessible<sup>1</sup> », que ce qu'il est essentiellement *apte à voir*, tandis que l'homme voit ce qu'il lui est *possible* de voir<sup>2</sup>. Quelques pages plus loin, Heidegger ajoute que l'animal ne peut connaître le monde *comme tel* car ses actions ne procèdent pas de lui mais sont entièrement suscitées de l'extérieur par ce qui l'environne et du passé par des pulsions qui le précèdent – plus précisément, l'animal est mu par l'activation involontaire de ses désinhibiteurs pulsionnels. L'animal se trouve donc sous l'emprise des « aptitudes » dont il est doté, aptitudes que Heidegger prend soin de distinguer du mode d'être du *Dasein* humain. Contrairement à l'homme qui se tient « en vis-à-vis du monde<sup>3</sup> », l'animal est tout entier déterminé par son monde environnant (*Umwelt*), qui, insiste Heidegger, n'est pas un monde (*Welt*). Seule l'influence d'un stimulus extérieur peut « ouvrir » son accès au monde, mais cette ouverture ou apérité n'apparaît pas comme telle à l'animal, ne mérite à vrai dire pas ce nom d'ouverture, car elle est entièrement conditionnée par le milieu ambiant dans lequel est plongé l'animal. Quelques années plus tard, Georges Bataille reprendra cette idée dans des termes légèrement différents, affirmant que tout animal est « dans le monde comme de l'eau à l'intérieur de l'eau<sup>4</sup> ».

Bien qu'il s'appuie sur des expériences scientifiques<sup>5</sup>, Heidegger souligne avec insistance que son entreprise est une enquête d'ordre métaphysique et non épistémologique. La différence est *fondamentale*, insiste-t-il : la philosophie procède de façon circulaire (on songe aux célèbres tautologies heideggériennes) tandis que la science dite positive est mue par une logique linéaire : « L'entendement courant ne peut

1 *Ibid.*, p. 288.

2 *Ibid.*, p. 338.

3 *Ibid.*, p. 266.

4 Georges Bataille, « L'Animalité », in *Théorie de la religion*, Paris, Gallimard, 1973, p. 25.

5 Dans *Les concepts fondamentaux*, les expériences scientifiques sur lesquelles se base Heidegger font de l'animal captif de lui-même une figure tragique : l'abeille dont l'abdomen a été sectionné et qui continue « tranquillement [!] à boire tandis que le miel ne cesse de s'écouler derrière elle » (353) évoque la figure des Danaïdes, condamnées à remplir un tonneau sans fond. De même, les mites qui se brûlent les ailes sur les lampes font penser à Icare, et les abeilles incapables de retrouver leur ruche déplacée par les scientifiques rappellent Ulysse incapable de rentrer à Ithaque (357).

voir et saisir que ce qui se présente directement devant lui ; il veut ainsi constamment se déplacer en ligne droite et de la chose la plus proche à celle qui la suit au plus près. On appelle cela le progrès<sup>1</sup> ». Si la thèse métaphysique ne s'oppose pas diamétralement, et repose en partie, sur la biologie et la zoologie, elle n'y est absolument pas réductible. Or dans cette enquête, Heidegger avance que le chemin qu'il a choisi parmi les autres possibles lui fait aborder son sujet « de l'extérieur<sup>2</sup> ». D'entrée de jeu, il est question de seuils, que le philosophe se refuse de franchir. Loin de faire problème, cette extériorité est inhérente au cheminement philosophique : « Ainsi nous mouvons-nous ici constamment dans un cercle. C'est le signe que nous nous mouvons dans le domaine de la philosophie<sup>3</sup> ». Le lecteur est saisi d'un vertige que le texte revendique comme la marque de la philosophie authentique.

Le philosophe s'interdit donc d'approcher son objet de trop près, de peur officiellement de succomber aux sirènes de la science positive, mais également peut-être de peur de s'animaliser. À la différence du savant et de l'animal qui regardent droit devant eux – le premier mu par le principe linéaire de l'épistémologie, le second par les aptitudes qui le constituent –, le philosophe seul est en mesure de regarder de biais :

Le mouvement circulaire de la philosophie trouve son élément essentiel non pas dans le fait d'aller le long d'une périphérie et de revenir au point de départ. Il le trouve dans le regard – possible seulement à l'occasion de la démarche circulaire – jeté vers le centre<sup>4</sup>.

Bien qu'il se dissocie fondamentalement de l'approche supposée linéaire de la science, la démarche circulaire de la philosophie qui « jette » son regard vers le centre ne laisse pas d'évoquer la scène où les éminents zoologues examinent Palafox. Impossible également de ne pas songer à la huitième élégie de Duino, qui valorise le regard centrifuge de l'animal, seul capable de voir l'ouvert, tandis que notre regard humain serait retourné sur lui-même : « de tous ses yeux la créature / voit l'ouvert. Seuls nos yeux / sont comme retournés et posés autour

1 *Ibid.*, p. 280.

2 *Ibid.*, p. 268.

3 *Ibid.*, p. 270.

4 *Ibid.*, p. 280.

d'elle / tels des pièges pour encercler sa libre issue<sup>1</sup> ». Bien qu'il tire des conclusions opposées à celles énoncées par le poème sur le rapport de l'animal à l'ouvert, Heidegger partage avec Rilke une conception osmotique de l'animal comme baignant dans un océan uni de perceptions dont il serait captif : « l'accaparement est privation, et cela de façon essentielle ».

[C]e n'est pas, quant à la possibilité que l'étant se manifeste, une privation simplement continue ou alors temporaire. Un animal ne peut faire que se comporter [*benhemen*], mais jamais percevoir quelque chose comme tel [*nie etwas als etwas vernehmen*]. À cela ne s'oppose pas le fait que l'animal voit ou même remarque [*Warnehmen* : percevoir, ou plus littéralement, saisir le vrai]. Mais au fond [*Im Grund*], on ne peut même pas dire que l'animal remarque<sup>2</sup>.

En surface, pour Heidegger, l'animal perçoit ou saisit le vrai, mais *au fond*, il ne saisit rien. Au contraire, il est saisi, hébété, transi. L'épanorthose est éloquente : le texte doit inlassablement se *ressaisir* car il s'aventure en terrain glissant et son objet, l'animal, intercalé entre la pierre sans monde (*weltlos*) et l'humain configureur de monde (*weltbildend*), demeure insaisissable.

En gardant en mémoire la proximité (et la différence fondamentale) entre les conceptions animales de Heidegger et de Rilke, on remarque que plus on avance dans *Les Concepts fondamentaux*, plus le texte se montre « embarrassé », pour reprendre le terme de Derrida<sup>3</sup>, plus il semble travaillé de tensions qui le minent de l'intérieur et menacent de le faire s'écrouler sur lui-même. Pour illustrer l'accaparement de l'animal, par exemple, Heidegger se penche sur une scène de chasse insolite entre une taupe et un ver, à partir de laquelle il déduit une « différence fondamentale » entre la tenue humaine (*Verhalten*) et le comportement animal (*Benehmen* ou *Treiben*) – que je proposerais ici de traduire par *conduite*, rapport au conduit ou au tuyau souple dans lequel Heidegger séquestre l'animal. Cette conduite est conçue comme un « genre d'être » qui rend l'animal captif de ses aptitudes et de ses

1 Rainer Maria Rilke, *Élégies de Duino*, traduit par François-René Daillie, Paris, L'Escampette, 2000, p. 86.

2 Heidegger, *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique*, op. cit., p. 376.

3 Jacques Derrida, in « Il faut bien manger, ou le calcul du sujet », entretien avec Jean-Luc Nancy paru dans *Cahiers Confrontation*, n° 20, hiver 1989.

pulsions, le plongeant dans un état d'hébétude ou d'accaparement (*Benommenheit*) décrit comme « intermédiaire entre la conscience et la perte de connaissance<sup>1</sup> ». Si l'on ne peut réduire cette course-poursuite entre la taupe et le ver à une série de principes purement mécaniques, explique le philosophe, il demeure indispensable de distinguer la conduite animale, tout entière animée par des penchants irrépressibles, de la tenue humaine.

Bien qu'incongru, il n'est pas anodin que Heidegger prenne en exemple ce prédateur improbable, légendairement myope, afin d'illustrer sa thèse de l'animal pauvre-en-monde, ni qu'il choisisse un terrier comme théâtre de son safari philosophique. Le verbe *treiben* évoque la conduite, mais aussi la poursuite, la chasse, et, avec la préposition *durch*, peut désigner la percée (d'un tunnel). La gamme polysémique correspond idéalement à l'état dans lequel le philosophe confine l'animal. Or le mot *Trieb*, qui découle de *treiben*, apparaît au tout début du séminaire dans la célèbre phrase de Novalis que Heidegger reprend à son compte pour qualifier la « pulsion nostalgique » à laquelle répond toute entreprise philosophique : « La philosophie est proprement nostalgie, une pulsion à être partout chez soi, à la maison [*Die Philosophie ist eigentlich Heimweh, ein Trieb überall zu Hause zu sein*] ». Qui plus est, comme le rappelle Derrida dans le deuxième volume de *La Bête et le Souverain*, *Trieb* fait écho à la pulsion chez Freud, qui en fait un concept limite entre le psychique et le somatique.

Nous voilà revenus sur le seuil : le seuil même de la philosophie, que l'on n'a jamais vraiment franchi, doublé du seuil qui sépare ou unit – c'est la même chose – le corps et l'esprit, l'humain et l'animal. La ligne de démarcation, que Heidegger ne veut jamais quitter des yeux alors qu'il tourne en rond autour de l'animal, s'érode face à la porosité du langage qu'il emploie, lequel n'offre pas l'assise qu'il souhaiterait conférer à ses *concepts fondamentaux*. En allemand, *Grundbegriffe* : on entend *Grund*, le sol, l'humus dont se méfie tant Heidegger – dans son séminaire sur Parménide, Heidegger reviendra sur « l'erreur » de Rilke qui concède l'ouvert à l'animal (et à l'enfant), affirmant que la véritable pensée philosophique ne procède pas « à tâtons » mais « par sauts », et qu'elle sait éviter le « sol des faits » :

1 *Ibid.*, p. 349.

Le penser propre opère par « sauts », en ceci qu'il méconnaît les ponts et les balustrades et les échelles de l'explication, laquelle ne déduit jamais les étants d'autres étants, puisqu'elle demeure sur le « sol » des « faits » [*weil es auf dem „Boden“ der „Tatsachen“ bleibt*]. Ce sol est friable. [...] L'Être, en revanche, [...] est détaché de manière primordiale de tout « sol » ou « terre » et n'a pas besoin d'eux<sup>1</sup>.

Au regard de l'inlassable récursivité du séminaire, qui n'a de cesse de faire retour sur ses thèses de départ, on se demande si ce qui meut le « penser propre » est une série de sauts ou plutôt de sursauts. À propos de l'acharnement avec lequel Heidegger cherche à distinguer la terre du monde, et partant à instaurer une distance infranchissable avec l'animal et poser comme incommensurables la tenue humaine et la conduite animale, Derrida demande :

si l'animal ne peut proprement questionner au-delà de ses intérêts vitaux, le *Dasein* le peut-il, *proprement et en toute rigueur*? Ne peut-on démontrer que la question ne fait que *différer*, selon les modes certes les plus surdéterminés (dans la différence et la différance de la différence), la quête et l'enquête, ne faisant ainsi que *détourner* l'intérêt vivant, l'altération, la mutation la plus discontinuée restant aussi un détour<sup>2</sup>?

Il ne s'agit pas pour Derrida de « relever » l'animal à la dignité du *Dasein*, mais de mettre en soupçon le privilège ontologique que la métaphysique heideggérienne continue d'accorder à l'humain aux dépens de l'animal. Le mouvement déconstructeur qui fait vaciller la structure de la pensée heideggérienne relève peut-être d'une *pensée animale* déjà à l'œuvre dans la traque qui anime et structure *Les concepts fondamentaux*, une pensée impropre et inhumaine qui, pour reprendre les tous derniers mots de *L'animal que donc je suis*, menacent de miner « toute l'armature du discours heideggérien ». Comme le signale Marie-Dominique Garnier, dans le mot armature, la pauvreté (*arm*) revient hanter et animaliser la pensée de Heidegger<sup>3</sup>.

1 M. Heidegger, *Parménides*, in *Gesamtausgabe*, Band 54, Frankfurt am Main, Vittorio Klosterman, 1992, p. 223 [ma traduction].

2 Jacques Derrida, *Heidegger et la question*, Paris, Flammarion, 1993, p. 70.

3 Marie-Dominique Garnier, « Animal Writes : Derrida's *Que Donc* and Other Tails », in *Demenageries. Thinking (of) Animals after Derrida*, édité par Anne Emmanuelle Berger et Marta Segarra, New York, Rodopi, 2011, p. 30.

## SEUL AU MONDE

Il veut classer, il ne peut que chasser.  
Jacques DERRIDA, *Spectres de Marx*.

Dans une entrée de son journal, en 1953, Hannah Arendt brosse le portrait de Heidegger en renard (*fox*) qui, par excès de vanité, se serait pris à son propre piège :

Heidegger déclare avec fierté : « Les gens disent que Heidegger est un renard. » Telle est la véritable histoire de Heidegger le renard : Il était une fois un renard si dépourvu de ruse que non seulement il ne cessait de se faire prendre au piège mais qu'il ne savait même pas faire la différence entre ce qui était un piège et ce qui ne l'était pas. [...] Après avoir passé toute sa jeunesse à tomber dans les pièges des autres, maintenant qu'il ne lui restait plus, pour ainsi dire, une seule touffe intacte de fourrure sur le dos, le renard décida de se retirer du monde des renards et de se fabriquer un terrier. [...] Il allait se fabriquer un piège en guise de terrier. Il s'installa à l'intérieur, comme dans un terrier normal – non par ruse, mais parce qu'il avait toujours cru que les pièges des autres étaient leurs terriers –, puis il décida de devenir sournois et d'adapter aux autres le piège qu'il avait conçu pour lui et qui ne convenait qu'à lui. [...] Tout le monde, à l'exception de notre renard, pouvait, bien sûr, en ressortir. Il était littéralement taillé à sa mesure. Mais le renard qui habitait le piège disait fièrement : « Ils sont si nombreux à me rendre visite dans mon piège que je suis devenu le roi de tous les renards. » Et il y avait du vrai dans son propos, aussi, car personne ne connaît mieux la nature des pièges que celui qui y demeure toute sa vie durant<sup>1</sup>.

Ainsi peut-être le piège que tend le philosophe à l'animal se referme sur lui. Quand Heidegger enferme l'animal dans l'assignifiance, c'est pour mieux le distinguer de la capacité signifiante de l'humain, et par là faire que l'humain se retrouve seul *au monde*. Non pas seul dans le monde, mais seul capable d'être vis-à-vis du monde. C'est précisément cette solitude – fantastique robinsonnade – que conteste et raille le roman de Chevillard en accaparant avec humour le territoire étriqué dans lequel l'imaginaire moderne a tendance à parquer l'animal :

1 Hannah Arendt, extrait de *Journal de pensée*, in *Qu'est-ce que la philosophie de l'existence ?*, suivi de *L'existentialisme français* et de *Heidegger le renard*, Paris, Payot et Rivages, p. 88-89.

« Le roman ne s'intéresse guère aux animaux », dit Chevillard, « C'est une affaire d'hommes. Le biotope de monsieur et madame. [...] Le roman est la littérature de l'homme seul au monde. Il accrédite cette utopie sinistre. [...] Toutes ces histoires d'hommes, encore et toujours, quel ennui – est-il impossible de faire advenir autre chose que l'homme (ce vieux bonhomme) dans la langue<sup>1</sup> ? »

Dans le mouvement animal, dans la fuite éperdue de Palafox, s'opère une altération du système signifiant : en parasite des milieux où il évolue, l'animal troque le signe comme possibilité de dire le monde depuis son seuil contre un système d'indices ou de signaux. On abandonne dès lors l'idéal romantique de la maison, vers laquelle la philosophie est censée vouloir revenir, au profit du territoire ou, mieux, d'un mouvement de déterritorialisation ou de terriérisation : le terrier comme un espace foncièrement étrange, *unheimlich*, non-domestique qui n'est pas juste le lieu étroit duquel l'animal serait « tranquillement » captif mais le seuil inquiet qui informe son appartenance au monde.

En conclusion de son séminaire, après plus de 500 pages consacrées à la question du monde et des différentes modalités d'accès ou de non-accès au monde, Heidegger donne le dernier mot à Zarathoustra pour dire « du même coup » ce que sont la philosophie et le monde : « O homme ! fais attention ! / Que dit le minuit profond ? / "J'ai dormi, j'ai dormi – je suis sorti d'un rêve profond : le monde est profond, et plus profond que ne l'a pensé le jour"<sup>2</sup> ». Faisant de Nietzsche le dernier des grands métaphysiciens, Heidegger valorise la sortie du rêve qui permet de prendre la mesure de la profondeur du monde. Le rêve s'apparente à ce mode hébété et abêti d'un être au monde essentiellement pauvre, raturé. À la thèse de Heidegger concernant l'animal s'oppose la prière que formule Derrida à la fin de *L'animal*, qui peut se lire comme une relecture animale de la chanson de Zarathoustra : « Je rêve, donc, au fond d'un terrier introuvable et à venir. » Selon l'intonation qu'on lui prête, la phrase dit aussi bien le désir de profondeur que poursuit Heidegger – « Je rêve, au fond, d'un terrier » – et la captivation ou captivité du philosophe animalisé : « Je rêve, au fond

1 Cité par Th. Ravindranathan, « Du scarabée aptère (Kafka, Michaux, Chevillard) », art. cité, p. 88.

2 Cité par Heidegger, *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique*, op. cit., p. 536.

d'un terrier introuvable<sup>1</sup>. » Le terrier auquel rêve Derrida est celui où l'animal qu'il est et suit *se terre*. Comme le rappelle Marie-Dominique Garnier, Hélène Cixous a signalé l'homonymie entre le « se terre » du fouisseur nuisible et le « se taire » qui renvoie à l'assourdissant « silence des bêtes ». Rêve d'un langage non-apophantique, pour reprendre la terminologie aristotélicienne et heideggérienne, d'une langue animale qui ne prétende pas saisir le monde en tant que tel mais tel qu'il se présente à elle comme un seuil qu'elle ne cesse à chaque instant de franchir.

Antoine TRAISNEL  
Université Cornell, USA

1 Au sujet de la polysémie du syntagme « au fond » employée par Derrida, voir Marie-Dominique Garnier, art. cité, p. 29.